

Notes de lectures

Société de l'intelligence ou civilisation post-humaine ?

Écrit avec une grande simplicité, le dernier livre d'André Gorz éclaire l'évolution du capitalisme actuel, lui-même sous la pression de son entrée dans « l'ère informationnelle ». Après une présentation particulièrement pertinente du travail immatériel et du capital immatériel (thème des deux premiers chapitres), l'auteur s'interroge, dans les deux derniers, sur l'alternance suivante : allons-nous vers une société de l'intelligence ? ou vers une civilisation post-humaine ? En distinguant le savoir culturel des connaissances techniques marchandisables, il décrit avec quelques inquiétudes les objectifs « désobjectivants » et ne permettant plus le retour réflexif sur soi, aussi bien du capital que de la science. Certes, l'un et l'autre sont indifférents à toute fin, à tout besoin déterminés, car rien ne vaut la puissance indéterminée de l'argent, d'une part, de la connaissance scientifique, d'autre part, capables de toutes les déterminations puisqu'elles les refusent toutes. Mais André Gorz montre que cette alliance entre le capital et la science présente quelques fissures : « S'il n'est pas question pour le capital de s'émanciper de sa dépendance vis-à-vis de la science, la perspective s'ouvre à la science de pouvoir s'émanciper du capitalisme. » Mais qui donc, s'interroge-t-il, mènera la réforme de la pensée et la nécessaire bataille de l'esprit ?

À lire d'urgence comme l'un des livres les plus fondamentaux de la dernière décennie.

Jacques Robin

L'idéologie de la fin

On peut voir dans Francis Fukuyama un représentant de la figure dérisoire des prophètes qui nous annoncent régulièrement une fin du monde imminente et étant fort dépourvus, une fois la date fatidique passée, trouvent quelque bonne raison pour repousser leurs prédictions sous divers prétexte. Ainsi, les bouleversements en

cours et les événements historiques survenus depuis la publication de La Fin de l'Histoire obligent notre auteur à corriger son premier livre, très simplificateur il est vrai, en admettant que l'histoire continue bien, mais seulement parce que la science continue à transformer le monde par ses découvertes. C'est un peu court, mais cela >>

>>>n'en remet pas moins complètement en cause la prétention précédente à une fin de l'histoire qui s'est révélée purement idéologique.

Francis Fukuyama récidive avec ce livre sur « la fin de l'homme », qui paraît dire le contraire du précédent mais où la conception de la nature humaine défendue est identique à la nature du néo-libéralisme – sacralisation de l'ordre spontané et du laisser-faire – et tout aussi catastrophiste ! C'est le retour de la vieille peur du sacré, de la perte de l'origine à laquelle il faudrait revenir sans cesse, comme si le monde se trouvait suspendu à un fil aussi mince que celui de notre vie. L'opération idéologique est encore de l'ordre de l'escamotage, détournant des réalités concrètes travesties en oppositions mythologiques, guerre du sens camouflant ici la véritable guerre économique... Ce n'est pas la biologie qui nous menace, mais la marchandisation du vivant.

Le livre s'ouvre par l'évocation du Meilleur des mondes d'Aldous Huxley, et l'on peut dire qu'il restera dans la science-fiction. La réalité ne peut pourtant se réduire aux métaphores romanesques. On ne peut nier que ce roman ait posé de fortes questions mais c'est une escroquerie que de vouloir faire passer le Ritaline et le Prozac (comme auparavant les tranquillisants ou les drogues) pour la pilule miracle appelée Soma dans le roman. Dans la réalité, tout remède est limité et peut devenir poison, tout dépend de la dose. S'il est certain également que la prolongation de la vie, que Fukuyama aborde ensuite, pose de véritables problèmes, ils sont traités de façon trop linéaire, méconnaissant notamment les cycles démographiques. C'est à propos

de la génétique que notre auteur laisse de nouveau libre cours à l'imagination romanesque, à la toute puissance de l'écrivain, alors que la réalité est autrement plus complexe, tout cela avant d'essayer de fonder la dignité humaine dans une nature introuvable et d'appeler à une régulation que ses principes semblent bien rendre aussi impossible qu'un barrage contre le Pacifique.

Sans doute chacun dans sa spécialité se rend bien compte que Fukuyama colporte les pires confusions, mais du moins lui fait-on plus de crédit pour les matières dont on n'a qu'une connaissance lointaine et journalistique.

Ce n'est pourtant, en grande partie, qu'une mise en forme logique des préjugés du moment dans une idéologie de la fin qui n'a rien de nouveau. Impossible de passer en revue tous les vieux fantasmes habillés d'un océan de fausse science. Globalement, c'est à chaque fois l'ignorance des problèmes concrets qui nourrit ce fantasme de toute puissance bien illusoire et qui nous ramène dans la dimension mythologique.

Ce réductionnisme, abandonné depuis quelque temps par la physique, mène à des bêtises comme un prétendu possible gène de l'homosexualité (ramenée à un simple problème hormonal !). On passe ainsi de traitements réels, avec tous les problèmes de régulation qu'ils posent, à des images publicitaires bien éloignées de la réalité et souvent simples reprises d'anciens mythes de possession ou de créations fantasmagiques. Alors qu'on peut croire être ici à la pointe du progrès, on ne fait que revenir aux illusions de maîtrise. C'est bien sûr en grande partie illusoire, bien qu'en partie seulement.

On peut soulager un peu, beaucoup plus difficilement guérir.

L'intérêt de ce livre est d'exprimer les peurs de l'époque face à une technoscience sans conscience. C'est une nécessaire formulation permettant prise de conscience et critique. Mais si ce livre mérite également bien des critiques, c'est en ce qu'il galvaude des conceptions libérales et scientistes dépassées. La technoscience n'est pas plus durable que notre développement productiviste sans finalités humaines et ne tenant pas compte des contraintes écologiques. La dignité de l'homme, c'est de participer aux délibérations collectives, s'inscrire dans l'histoire commune et d'être ainsi « le principe des futurs » comme disait Aristote, donner forme à

Sauts évolutifs et adaptation progressive des espèces

Le livre de Jean Chalain et Didier Marchand permet de comprendre à la fois ce que l'évolution peut avoir de merveilleux, d'exceptionnel, d'improbable, et les mécanismes réellement à l'œuvre dans la différenciation des espèces ou la sélection adaptative.

« Pourquoi la vie a-t-elle évolué ? Tout simplement parce que les molécules qui renferment les informations du patrimoine des organismes, l'ADN, ont acquis spontanément, par leur nature physique, la propriété de se reproduire, de se dupliquer. Mais comme cette reproduction de l'information ne se fait pas toujours à l'identique, cela provoque des mutations. La vie a évolué à la fois par le hasard de ces mutations et les nécessités des contraintes du vivant. »

(p. 5)

« Lors du changement drastique des conditions physiques, le rôle de la sélection naturelle est décuplé. Elle ne se manifeste plus seulement au niveau des individus, mais aussi à l'échelle des biotopes et des écosystèmes, c'est-à-dire de l'ensemble des espèces vivant dans un environnement donné. Les décimations qui en résultent indiquent que tous les individus, forts ou faibles, disparaissent. La sélection naturelle n'a pas le temps de trier les individus qui, par hasard génétique, sont les plus aptes à survivre dans un milieu où les conditions externes fluctuent, où les règles sont changées. Ce n'est plus la loi du plus fort qui triomphe, c'est celle du hasard génétique. » (p. 193)

Ce n'est donc pas toujours la survie des plus forts, ni des mieux adaptés ! La nécessité immédiate ne règne pas en maître absolu, mais la part de contingence reste importante. La vie se sauve par ses marges et couvre toujours un large spectre pour avoir une chance de survie. La robustesse d'un système implique une sorte de surcapacité, de fonctions inutiles, ou libres, qui peuvent être activées dans d'autres circonstances. Il y a bien une nécessité

de réponses diversifiées, assurées par la biodiversité et l'évolution des espèces par dérive génétique. Une adaptation stricte entraînerait une disparition totale en cas de transformation brusque de l'environnement, laissant le terrain à des organismes moins rigides.

Il ne peut donc être question de sélection des plus aptes à court terme, dans une lutte à mort et sans merci. La « sélection naturelle » n'est qu'un test de viabilité après-coup et n'a rien à voir avec la sélection artificielle par élimination des caractères non conformes. Au contraire, les « monstres prometteurs » sont essentiels à l'évolution. La survie à long terme s'oppose ainsi à l'obsession libérale de compétition, d'amélioration de la productivité et d'amélioration de la race qui suppose à chaque fois une stricte adaptation aux conditions immédiates. Ce qui limite l'optimisation biologique, c'est donc le caractère imprévisible et catastrophique de l'avenir, caractère pourtant à l'origine même de la vie comme reproduction. On ne peut plus s'en tenir désormais à une vision mécanique à court terme de l'évolution, ni à une conception linéaire du progrès. La disparition des dinosaures laissant place aux mammifères a valeur de réfutation d'une prétendue « sélection naturelle » des plus forts. L'importance de la biodiversité, des interdépendances et de l'imprévisibilité de l'avenir doit nous mener à une conception plus écologiste, intégrant les équilibres globaux et les enjeux à long terme.

Notes de lectures | dans les revues

La Revue durable n° 4 (mars-avril 2003)

À mi-chemin entre la revue et le magazine, cette jeune publication éditée en Suisse consacre son dossier à la relation entre les guerres et les problèmes environnementaux. Sous le titre « Préserver les ressources naturelles et la paix », on trouve aussi bien des analyses critiques que des récits d'expériences (par exemple, comment l'initiative sur le bassin du Nil fait dialoguer dix pays sur le partage de l'eau du fleuve). On lira aussi avec intérêt la rencontre avec Jean-Pierre Dupuy et la campagne « pour un référendum sur les OGM » lancée par sept personnalités (dont Corinne Lepage). Pour assurer sa pérennité, La Revue durable a besoin de nouveaux abonnés.

Tél. : 00 41 26 321 37 10. Site : www.cerim.ch

Multitudes n° 10

Maurizio Lazzarato et Antonella Corsani défendent « le revenu garanti comme processus constituant » pour changer la production et sortir du salariat, et non comme logique de redistribution. C'est un instrument d'autovalorisation et de coopération. « Un revenu garanti dans ses formes monétaires, mais aussi en nature : accès libre à la santé, à la formation, à l'information, à l'eau, à l'énergie, aux transports, au logement ». Et les auteurs de conclure : « Nous avons besoin d'un projet réaliste, donc d'un projet révolutionnaire ».

Site : www.samizdat.net/multitudes

Silence n° 289 (novembre 2002)

Serge Latouche critique une économie plurielle réduite à un auxiliaire du secteur marchand. Il a raison de réfuter l'utilisation de Polanyi par les théoriciens du tiers-secteur, mais les solutions proposées semblent bien légères, et il ne reste que le goût amer de la critique. En citant Castoriadis, Serge Latouche prétend que ce qu'il faut c'est « vouloir une société où l'économie est remise à sa place comme simple moyen de la vie humaine ». Il ne suffit pas de vouloir, il faut mettre en place de nouvelles structures, qui ne peuvent être que locales et partielles. On doit donc concevoir l'économie plurielle comme la construction d'une alternative et non un élargissement de l'offre, un complément du marché.

Tél. : 04 78 39 55 33

La Recherche n° 361 (février 2003)

Ce numéro est consacré au bilan des découvertes scientifiques de l'année passée. On y lira avec intérêt l'article d'Yves Coppens sur la théorie informationnelle de l'évolution. L'auteur y explique sa méfiance envers la vulgate évolutionniste, née d'une expérience de dix ans de terrain en Éthiopie. « Je me suis trouvé devant une faune importante, une bonne centaine d'espèces, confrontée à un changement climatique progressif, allant dans le sens d'une réduction de l'humidité. On voit des espèces s'éteindre, d'autres migrer, d'autres encore arriver, mais il y en a aussi beaucoup qui restent sur place et s'adaptent au changement. Or, ces transformations se font comme par hasard, dans le bon sens.

Je suis surpris que tant d'espèces aient juste le bon truc pour réagir de la bonne manière. (...)

Si le gène est capable de recevoir l'information du milieu et de susciter une transformation qui va dans le bon sens, cela facilite l'adaptation... »

À noter aussi les « aphorismes sur l'évolution » du physicien Jorge Wagensberg, dont voici un exemple : « La solution ultime, lorsque l'incertitude guette de partout, n'est pas de conserver son identité mais de conserver sa tendance à la conserver. Et, pour ce faire, il convient parfois de changer

Notes de lectures | dans les revues | suite

d'identité. »

Site : www.larecherche.fr

Ça m'intéresse, n° 262 (décembre 2002)

On retiendra un bon dossier sur la fatigue pour lequel la couverture annonçait avec sensationnalisme que la médecine en avait découvert les causes et les solutions.

En fait, les articles sont plus nuancés et ont l'intérêt de montrer comment les notions de syndrome de fatigue chronique, fibromyalgie, asthénie, myofasciite à macrophages et apnée du sommeil pénètrent le grand public, avec des simplifications inévitables.

La tentative de bien distinguer fatigue et déprime semble un peu dérisoire, tant ces deux états vont ensemble la plupart du temps. Le stress est bien identifié comme la cause principale de la fatigue : 75 % des cadres sont stressés, et le stress fatigue et fait mal par l'intermédiaire du cerveau reptilien contrôlant le système neuro-végétatif qu'il perturbe.

Pour la fatigue chronique (identifiée à la fibromyalgie et la myofasciite à macrophages), l'hypothèse retenue n'est plus celle du stress mais d'une cause virale, en particulier le vaccin contre l'hépatite B est mis en cause, malgré les démentis des autorités sanitaires.

Il y a de nombreux signes convergents qui jettent le soupçon sur ce vaccin, mais on n'a pu encore en vérifier avec certitude le bien fondé. Il est probable que ce soit une maladie multifactorielle, dans laquelle le stress aurait sa part ainsi que des facteurs constitutionnels.

C'est d'ailleurs surtout la myofasciite à macrophages qui semble avoir une origine virale.

La fibromyalgie, difficile à distinguer de la précédente, est plutôt référée à un manque de sommeil ou sommeil fragmenté qui produit expérimentalement des symptômes identiques alors que les causes en sont plus souvent héréditaires, post-traumatiques ou relevant d'un stress prolongé. Ce qui frappe, c'est la façon dont semblent imbriquées les diverses causes : stress, sommeil et système immunitaire, difficiles à départager.

Site : www.caminteresse.fr

Alternatives économiques n° 209 (décembre 2002)

Dominique Méda ironise sur la convergence de la droite – qui accuse les 35 heures d'avoir entraîné « une dépréciation sans précédent du travail comme valeur sociale » (François Fillon) – et les rénovateurs du Parti socialiste qui prétendent que « la place, le rôle et la valeur du travail doivent être réaffirmés » dans la continuité de la « société du travail » de Jospin ou de l'idéologie de Tony Blair contre une soi-disant « société des assistés ». Tout cela n'est que démagogie, ne servant dans les faits qu'à justifier des politiques aggravant le sort des plus pauvres, alors que les minima sociaux en France sont parmi les plus faibles des pays développés.

Dans un article intitulé « Comment réformer le RMI », Jacques Généreux démonte les arguments des travaillistes et défend, pour la première fois sans doute dans ce journal, « les vertus d'un droit au revenu inconditionnel ». Il récuse la prétention qu'il n'y aurait pas de droits sans devoirs pour rétablir qu'il n'y a pas de devoirs sans droits ! On ne peut exiger des chômeurs qu'ils travaillent quand on leur refuse le droit de travailler.

« Contrairement à une idée reçue, un revenu minimum inconditionnel et cumulable n'est pas un substitut médiocre au droit au travail, qui entérinerait le dualisme entre les salariés

Nos lecteurs

Sortir de l'économisme : un livre collectif de Transversales

Comment inventer une alternative à la mondialisation libérale ? Le livre *Sortir de l'économisme. Une alternative au capitalisme néolibéral*, publié début avril 2003 aux Éditions de l'Atelier, tente d'apporter la réponse de Transversales à cette question. Sous la direction de Philippe Merlant, René Passet et Jacques Robin, avec des contributions allant d'André Gorz et Edgar Morin à Michel Rocard et Patrick Viveret, en passant par Michèle Dessenne, Stéphane Hessel,

Milan Kucan, Gérard Paquet, Wolfgang Sachs ou Roger Sue. Nos lecteurs retrouveront certains des textes publiés dans le numéro 003 de la nouvelle formule de notre revue. Mais ce livre offre aussi des contributions inédites, comme celles de Pierre Calame, Mireille Delmas-Marty, Guy Roustang, Hervé Sérieyx ou Jacques Testart. Pour Transversales, bâtir un projet alternatif au capitalisme néolibéral suppose de sortir de

l'économisme en proposant un « réformisme radical », aux antipodes tant des vieilles lunes révolutionnaires que d'un simple accompagnement social du libéralisme. Il s'agit de s'engager sur des chemins qui ne seraient plus balisés par des principes de guerre économique, mais par des principes de coopération favorisant l'épanouissement de chacun.

Les lecteurs qui auraient du mal à trouver ce livre en librairie peuvent nous le commander directement (22 euros, port

Joël de Rosnay président du GRIT

Joël de Rosnay a accepté la proposition du fondateur du Groupe de recherches inter et transdisciplinaire (GRIT), Jacques Robin, et de la présidente en exercice, Martine Rémoud-Gouilloud, de prendre la présidence de cette organisation. Actuellement conseiller du président de la Cité des sciences et de l'industrie de la Villette, Joël de Rosnay préside la société Biotics International. Docteur es sciences, ancien chercheur et enseignant au Massachusetts Institute of Technology, directeur des

applications de la recherche à l'Institut Pasteur de 1975 à 1984, c'est l'un des pionniers du concept de réseau. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Le Macroscopie*, *Les Chemins de la vie*, *Le Cerveau planétaire*, *L'Homme symbiotique...* et de rapports officiels sur les relations entre la science et la société, dont celui qui a donné naissance au Cesta (Centre d'étude des systèmes et des technologies avancées) et au Groupe science culture, lui-même à l'origine de la revue *Transversales*.

En lien avec les initiatives issues d'une critique des mutations contemporaines, l'objectif du GRIT est de donner une cohérence à ces démarches en menant ses travaux sur les thèmes prospectifs à moyen et long terme, comme la rupture liée à l'entrée dans l'ère informationnelle. Dans la continuité du Groupe des Dix, il veut enrichir les débats sur les sciences, les technologies, les évolutions de la société, de l'économie, de l'éthique. Relayé par *Transversales*, il contribuera à la construction d'un

L'école en jeu : réponses et perspectives

Dans notre numéro précédent, nous avons publié plusieurs réactions de nos lecteurs au « désaccord fécond » engagé sur l'école entre Étienne Helmer et Armen Tarpinian (voir n° 002 de TSC). Le premier ayant été critiqué sur plusieurs points, nous lui donnons volontiers la parole pour développer certains arguments.

Je suis heureux de voir que mes propos ont été diversement accueillis, et que la discussion peut ainsi s'enrichir des perspectives de chacun, pour autant qu'elles permettent de dégager un certain nombre de véritables problèmes concernant l'école. Pour plus de clarté, je répondrai d'abord aux critiques qui m'ont été faites par Georges Hervé, ainsi qu'à celles formulées par Rolande et Raymond Millot et Gabriel Cohn-Bendit. Je ferai ensuite quelques remarques critiques sur la dénonciation des aspects idéologiques de l'école proposée par Pierre Badiou. Je tâcherai enfin de dégager quelques pistes de réflexion plus générales, qu'il faut prendre comme des questions auxquelles, je l'espère, le désaccord des lecteurs m'aidera à apporter quelques éléments de réponse.

Georges Hervé croit à tort, me semble-t-il, que j'oppose l'approche psychologique d'Armen Tarpinian à la mienne que j'ai qualifiée, à défaut d'une expression meilleure, de « sociopolitique ». J'ai simplement voulu souligner la priorité que nous donnions chacun à une perspective différente sur le même objet (1). En dépit du titre de la rubrique qui les contient, il n'y a pas de désaccords entre ces deux approches, si l'on s'en tient à cette différence d'éclairage théorique. En ce sens, Georges Hervé évoque à juste titre la complémentarité de ces deux approches, comme le soulignent ses références historiques.

Un vrai désaccord sur le plan pratique. Le désaccord entre l'approche d'Armen Tarpinian et la mienne relève donc seulement d'une question d'éclairage, mais nous sommes tous deux convaincus de la nécessité d'une action qui se déroule conjointement sur chacun des deux plans. Il ne suffit pas de changer la psychologie et la pédagogie des professeurs, ou de compter sur les seules transformations socio-économiques dont le politique a la responsabilité

pour changer l'enseignement. Croire que le rapport entre un professeur et son élève est entièrement compréhensible en termes psychologiques individuels d'un côté ou en termes politiques de l'autre peut conduire à des erreurs et à des effets désastreux. Ce débat engage des conceptions de l'action et des rapports entre la pensée et l'action très différents. C'est une question complexe qui exige une réflexion sur les finalités de l'institution scolaire et sur la manière de les établir. Si l'on ne peut que s'associer à Georges Hervé lorsqu'il appelle de ses vœux une action commune témoignant de la fécondité des désaccords sur les questions scolaires, il faut préciser que c'est justement le passage à l'action qui est le plus délicat à effectuer. Les remarques et les objections de Rolande et Raymond Millot et Gabriel Cohn-Bendit sont précieuses en ce qu'elles m'obligent à apporter certaines précisions. La mise en place des innovations pédagogiques que sont les Travaux personnels encadrés (TPE) et la Main à la pâte (MP) est très louable : croiser les approches de différentes disciplines au terme des études secondaires dans le premier cas, et initier les très jeunes enfants

aux rudiments de certains concepts ou procédés scientifiques dans le second : voilà de quoi réjouir les partisans d'une « école de l'instruction » ! Si, en outre, le rapport entre professeur et élève y gagne, ce serait folie d'y renoncer. Mais là n'est pas l'essentiel. C'est davantage les conditions de l'instauration des TPE qui font l'objet d'une certaine méfiance de ma part. La transversalité ou la convergence des méthodes a pour condition une connaissance approfondie des méthodes et des objets propres à chaque discipline : or, la mise en place des TPE est corrélative d'une diminution des horaires de certaines disciplines. De plus, il aurait été souhaitable de définir précisément ce que les élèves sont censés faire dans les TPE. À cette question qu'eux-mêmes se posent légitimement, personne n'est en mesure aujourd'hui d'apporter de réponse. Au flou des directives officielles s'ajoute la difficulté suivante : peut-on vraiment juger des compétences d'un élève sur son aptitude à prendre des initiatives, comme y invitent les textes ? Comment évalue-t-on l'initiative (à supposer qu'il y ait des degrés dans l'initiative) ? Surtout, si prendre des initiatives signifie montrer sa capacité à s'investir dans une activité qui, par définition, ne peut pas faire l'objet d'une prescription (notamment dans les programmes), on ne fait alors que réintroduire (ou augmenter) la concurrence entre les individus dans l'école, en lui demandant de juger ce à quoi elle ne forme pas les élèves, ce à quoi elle n'a peut-être pas à les former, à savoir une disposition psychologique de la personne. Enfin, les TPE interviennent à mon sens à un moment où les priorités sont ailleurs. Cela ne veut pas dire qu'ils sont inutiles,

mais que d'autres problèmes bien plus fondamentaux, comme la maîtrise de la lecture par exemple, et bien plus urgents à résoudre (par exemple, comment enseigne-t-on dans une classe lorsqu'un certain nombre d'élèves sont depuis trop peu d'années en France pour être francophones ? Que faire avec des élèves familiers de la petite délinquance et potentiellement dangereux ?) auraient dû être traités en priorité. Quant à la question de la MP et de son rapport à la pédagogie constructiviste, j'avoue avec le recul l'avoir surinterprétée, et donc très mal comprise, parce que je l'ai lue à la lumière de ce que j'ai cru voir dans les TPE, alors que les objectifs de ces deux opérations sont différents.

« Apprendre à faire » et « apprendre à être » Les TPE semblent s'inscrire dans les quatre piliers définis par la Commission internationale sur l'éducation pour le ^{xxi}^e siècle (apprendre à vivre ensemble, apprendre à connaître, apprendre à faire, apprendre à être). Or, ces derniers appellent deux commentaires. Tout d'abord, l'exemple de l'usine Volvo mis en avant pour montrer leur pertinence invite à distinguer très nettement l'enseignement général d'une part et l'enseignement technique ou professionnel d'autre part. Leurs missions ne sont pas les mêmes, bien qu'existent des fondements communs, et cette question ne peut être traitée pour elle-même ici. En outre, sans remettre en cause la bonne foi d'industriels heureux de voir leurs employés faire preuve d'initiative et d'un sens de la responsabilité qui peut s'avérer redoutable, il est à peu près évident que le rapport de forces qui, sous le rapport de droit, lie l'employé à l'employeur

est toujours favorable à ce dernier. La bienveillance des individus, fût-elle entérinée par une Commission internationale sur l'éducation, ne suffit pas pour échapper aux rapports de forces d'une économie capitaliste, même si j'accorde qu'il faut bien, pour l'heure, trouver des solutions locales aux problèmes et aux conflits qu'elle fait naître. Demander à l'école de développer ces qualités dont se nourrit l'économie du moment s'avère donc extrêmement ambigu. Ensuite, on peut légitimement se demander si l'école a vocation à édifier tous ces « piliers » et dans quelle mesure. Plus généralement, c'est une réflexion sur les fonctions imparties à une institution qu'il faut mener ici. Attribuer à une institution plusieurs fonctions ne risque-t-il pas de la dissoudre ou, tout au moins, de limiter non seulement sa propre efficacité, mais aussi celle de l'institution dont elle partage une des fonctions ? De plus, à mélanger les fonctions, ne risque-t-on pas également de brouiller la compréhension des dysfonctionnements qui peuvent affecter une institution comme l'école ? Ainsi, à dénoncer abstraitement la violence scolaire (expression ô combien vague et douteuse !), on forge l'illusion que les causes de cette violence sont purement pédagogiques, alors qu'elles sont en réalité économiques et sociales. En se manifestant dans l'enceinte de l'école, on croit à tort qu'elles sont scolaires par nature. Qu'elles éclatent dans la rue, qu'elles acquièrent une plus grande visibilité dans leur lieu propre, et le politique sera enfin forcé de voir d'où vient le mal, à supposer qu'il ne le sache déjà. Ce sont cette violence et les aspects idéologiques de l'école qui sont dénoncés par Pierre >>>

Nos lecteurs | suite

>>>Badiou, qui voit bien que l'idéologie de l'école plonge ses racines dans la société. Mais en présentant cette idéologie, il semble victime des images qu'il emploie, et condamne dans une vision abstraite du rapport pédagogique ce qui me semble être central dans la constitution d'un savoir réfléchi : la mémorisation des connaissances (ce qu'il appelle, du côté du professeur, « déverser un savoir » dans les têtes) et la répétition dans l'exercice (ce qu'il appelle le « faire semblant de l'école traditionnelle »).

La mémoire n'est pas un contenant vide qu'on remplit Comment comprendre un événement historique si l'on n'a pas appris des chronologies, des « faits » ? Comment faire une démonstration de géométrie, si l'on n'a pas appris le théorème nécessaire ? (On me répondra sans doute qu'aujourd'hui au lycée, on ne fait plus de démonstrations).

La mémoire n'est pas vraiment un contenant vide qu'on remplit, mais un outil dynamique qui, en favorisant des rapprochements d'autant plus pertinents que la mémoire sera disponible, peut suggérer des pensées nouvelles. Cette mémoire s'acquiert aussi par l'exercice qui, sur des situations variées reliées à

un schéma de réflexion commun (par exemple, utiliser le théorème de Pythagore), permet de franchir des degrés croissants de difficultés. Il ne s'agit pas là de psittacisme, mais bien d'étendre les capacités de réflexion des élèves.

Dans le commentaire de Pierre

Badiou, la condamnation de ces procédés est directement liée à celle de l'idéologie scolaire. Or, une confusion sur ce terme d'idéologie doit être levée. Je sais bien que

je suis moi-même, en tant que professeur du secondaire, un agent de ce qu'Althusser appelait un « appareil idéologique d'État », dont la fonction est d'entretenir et de reproduire une société de classes et ses rapports de production. Mais par définition, cette idéologie dont je suis le vecteur est celle d'une classe.

Autrement dit, que la pédagogie soit imprégnée d'idéologie est sans doute vrai, mais par là même, contrairement à ce que dit Pierre Badiou, elle n'impose pas « le savoir et le pouvoir d'un seul », mais le pouvoir d'une classe et le savoir que cette classe dominante délivre pour perpétuer sa domination. Par conséquent, comment peut-on simultanément dénoncer l'idéologie dont l'école est imprégnée et croire aux bienfaits d'une réforme pédagogique générale dont l'efficacité serait suspendue à l'initiative et à la responsabilité des individus, en l'occurrence des enseignants ? Néanmoins, il ne s'agit pas d'ôter tout pouvoir d'action aux individus.

Trouver les médiations nécessaires à la transmission d'un savoir Des innovations sont bienvenues pour faciliter la transmission et l'acquisition des connaissances, mais sur ce point, les enseignants ne manquent pas d'inventivité car c'est précisément en cela que consiste leur métier : trouver

les médiations nécessaires à la transmission et à l'acquisition d'un savoir et d'outils de pensée. De cela, il n'est pas de technique, mais seulement des « trucs », des recettes, nés de l'expérience et de la personnalité de celui qui les découvre.

Certes, l'école est en proie à des dysfonctionnements internes sur lesquels il lui faudrait avoir la fermeté de se réformer (par exemple, pourquoi laisse-t-on passer des élèves dans une classe supérieure alors qu'on sait pertinemment qu'ils vont s'effondrer ?).

Mais plus fondamentalement, si les inégalités sociales falsifient la sélection et la distribution des effectifs par le jeu de prédispositions scolaires inégalement réparties, alors on ne peut échapper à la politique et à l'économie comme ressorts ultimes et conditions de possibilité d'un enseignement démocratique. Comme le dit Platon, les citoyens ressemblent au régime dans lequel ils vivent : habités et déchirés par les mêmes passions, ils sont le reflet des vices et des rapports de forces qui le traversent. Les effets de ces tensions sont certes plus faciles à repérer et à dénoncer au niveau individuel, mais leur traitement ne peut se faire indépendamment de celui de la vie politique. Autrement dit, ce qui éduque avant même l'école, c'est la vie collective dans ses dimensions politique et économique. C'est donc à ce niveau qu'il faut d'abord agir, si l'on souhaite que l'école permette au plus grand nombre d'accéder à un savoir de qualité et retrouve sa fonction d'ascenseur social.

REVUE DE PSYCHOLOGIE DE LA MOTIVATION

L'ART D'AIDER (I) DE L'ENTRAIDE À LA PSYCHOTHÉRAPIE

Armen TARPINIAN, *Une fraternité en actes*

Boris CYRULNIK, *Art d'aider et résilience* (Entretien)

Charles ROJZMAN, *La crise des aidants*

Michel MANCIAUX, *La bienveillance : une utopie mobilisatrice*

Claire RUEFF-ESCOUBÈS, *Pratiques institutionnelles démocratiques
et développement de la personnalité*

Hervé OTT, *L'art d'« aimer »*

Claire HÉBER-SUFFRIN, *Réseaux d'échanges réciproques de savoirs*

Jacques LECOMTE, *La complémentarité entre professionnels et bénévoles*

Marie-Françoise BONICEL, *Aider à aider*

Caroline LHOUMEAU, *Le rôle des bénévoles auprès des personnes en fin de vie*

Daniel FAVRE, *Affermir l'existence de l'autre*

Georges HERVÉ, *Entraide, solidarité, coopération : que peut apporter l'école ?*

Brigitte LIATARD, *La médiation par les pairs à l'école*

Pascal-Henri KELLER, *Traiter ou soigner la souffrance psychique :
la faire taire ou l'aider à se dire ?*

Pierre CANOUÏ, *La relation d'aide : une profession à risques ?*

Drs A. LEJEUNE, N. HADDAM et J. ROLAND, *Résilience et maladie d'Alzheimer*

Jacques BARSZCZ, Claude SOTTO LA MASSESE, *Les « oubliés du système
de santé français » : les « aidants » des malades Alzheimer*

Maridjo GRANER, *La motivation : un concept unificateur ?*

Armen TARPINIAN, *Vers une psychothérapie intégrative :
apports de la psychothérapie de la motivation*

Patrick VIVERET, *Un retour aux fondamentaux écologiques et anthropologiques*

Bernard MUGNIER, *La faiblesse au secours de la force*

INTERACTIONS TP/TS
DÉCENNIE DE LA PAIX

Revue semestrielle

N° 34 – Décembre 2002

12,50 € – En vente en librairie (Diffusion DIF'POP)
ou commander à Revue Motivation, 83 avenue d'Italie 75013 Paris (+ 3 € pour frais d'envoi)
Abonnement (2 numéros par an) 25 €
Tél. : 01 53 61 12 08 – Fax : 01 44 24 25 27